

NAHAR MISRAÏM

Bulletin de l'Association pour la Sauvegarde du Patrimoine Culturel des Juifs d'Égypte (ASPCJE)

3e trimestre 2022- N°90

Juillet 2022

8 euros

Sommaire

- p.2 – Comptes rendus des cercles de lecture :
- « l'acte radiophonique » le 19 mars
avec Simone Douek
Victor Attas
- p.3 - « Le rouge du sable le 2 avril avec
Carole Naggar
Victor Attas
- P. 4 - « Blue pearl » le 14 mai avec
Paula Jacques Michel Mazza
- p.5 - Histoire des Juifs en Égypte :
L'année 1956
André Cohen
- p.9 - Récit : La crise de Suez
Gilda Poliakin
- p.15 - Voyage : Gibraltar
André Cohen
- p.16 - L'Égypte imaginaire
Denise Amiranoff
- p.19 - Le yoga des pharaons
Mylène Stambouli
- p.20 - Annonce : l'exposition Champollion
Mylène Stambouli
- p..21 - Disparitions : Raoul Sachs
Elie Buzyn
- p.23 - Courrier des lecteurs
- p.24 - Livres à lire André Cohen
- Prochaines activités



Albert Oudiz

Nos activités ont repris au même rythme et de manière semblable à ce que nous avons connu dans le « monde d'avant la pandémie ». Adieu les zooms, les jauges et même les masques.

Le bureau lui, s'est modifié de manière significative. Il est désormais plus jeune et paritaire.

Nos activités d'édition viennent de reprendre avec la parution du livre d'Albert Oudiz sur la Maccabi en Égypte, que nous diffuserons ce 9 juillet.

Nos rencontres sont programmées jusqu'à la fin de l'année 2022.

Entretemps, soufflons un peu et bonnes vacances d'été à toutes et à tous.

Bulletin trimestriel - Abonnement (4 numéros) : 30 euros - Adhésion à ASPCJE : 20 euros par an -

Abonnement + Adhésion : 50 euros

Secrétariat et abonnement : André Cohen, 8 rue des Tanneries, 75013 PARIS - Tél. : 01 45 35 29 86

Courriel (e-mail) : aspcje@gmail.com

Site : www.aspcje.fr

Présidente : Nadia Chalom

Directrice de la rédaction : Nanette Harari Damoiseau

Commission Paritaire des Publications et Agences de Presse : 0316 G 87774

ISSN : 024

Imprimerie Moderne de Bayeux, 7 rue de la Résistance – 14400 BAYEUX

Comptes rendus de nos activités

Compte rendu du cercle de lecture du 19 mars 2022 avec Simone Douek



Pour la première fois depuis 2 ans, nous ne sommes plus astreints à une jauge de participation à nos réunions.

Heureusement, car à nos participants de l'Association se joignent aujourd'hui des journalistes de France-Culture. En effet, nous recevons notre amie **Simone Douek**, auteure de radio à France-Culture, qui a produit entre autres une émission sur les juifs d'Égypte et a animé antérieurement certains de nos repas-débats.

Elle a publié un essai intitulé « **L'acte radiophonique** » (Poche 2021). Une **esthétique du documentaire**. Elle a quitté la Provence où elle vit désormais pour venir spécialement nous exposer l'art de la création du documentaire et de l'écriture radiophonique.

Simone Douek commence son exposé par la réponse à une question préalable posée par André Cohen : Qu'est-ce qui l'a amenée à devenir auteure radiophonique ?

Elle nous raconte ses premiers contacts avec la radio, où elle accompagnait, à l'âge de 5 ans, son père Victor Douek. Avant de s'affirmer en tant que sculpteur, son père, après de nombreuses pérégrinations post-égyptiennes, avait été producteur à la radio. Le hasard des rencontres avait ensuite amené Simone à exercer son métier d'auteure radiophonique, en en faisant une passion.

On en arrive maintenant à la description de son livre. Il théorise le contenu de ses années de travail radiophonique. Cette activité prenante subit des contraintes en particulier de délais et empêche de lever le nez du guidon. Son expérience d'enseignante à l'université, pendant dix ans, de l'écriture radiophonique, a permis

également de structurer le contenu du message à passer dans son livre, qu'elle a eu maintenant le temps de rédiger.

Dans « écriture radiophonique » il y a essentiellement le mot « écriture ». Tout projet commence par la rédaction descriptive du sujet à traiter. A l'exécution du documentaire, viendront se greffer des sons, des voix, des silences. Le tout se concrétise souvent en collant ou en s'éloignant du projet pensé initialement, compte tenu de la prise de conscience des réalités apparues en cours de réalisation.

Simone Douek nous décrit maintenant le déroulement d'un projet. D'abord l'écoute. C'est l'écoute des bruits, des sons, des personnes. Il en résulte un tri pour rentrer dans le cadre du plan. Mais il faut inciter l'auditeur à rêver et aussi s'efforcer de capter sa bienveillance. Elle nous cite, en exemple, l'émission sur les studios de cinéma d'Épinay, ou complètement différente, une émission sur le boubou africain. De toute manière, le documentaire est conçu selon le point de vue de l'auteur. Il comporte une part de fiction, sans tomber dans la falsification ; de même que la fiction contient une part de documentaire.

Notre conférencière nous décrit ensuite la gestion du temps, pour un sujet donné. Ce tempo différera complètement, pour un même événement, selon que l'on soit réalisateur radiophonique ou chercheur.

On commence par la capture des sons, des voix, qui sont également des sons, mais où importent à la fois le signifiant et le signifié. La véritable écriture se fera au montage. Elle cite comme monteur M.Parenthoën et son principe : « couper, rêver, coller ».

Simone Douek distingue le montage « visible » qui permet d'exprimer le point de vue du réalisateur qui peut, par exemple, confronter des opinions opposées, du montage « invisible » qui est plus technique et qui « maintient le spectacle dans une irréalité nécessaire ».



Pour ce qui est de l'image, forcément absente en radio, Simone nous confie les astuces de la mise en scène d'un objet ou d'un paysage que nous ne voyons pas, mais qu'elle nous fait imaginer.

Enfin, vous vous plongerez dans son livre pour découvrir les différents domaines que sont l'art à la radio ou le portrait-paysage.

Notons ici une certaine nostalgie de notre auteure, regrettant la croissance actuelle des émissions « directes » par rapport aux émissions « différées » et donc plus travaillées ; un regret également concernant la compression des durées des émissions.

Le livre ne contient aucun extrait sonore, le défi étant d'exprimer les sons par les mots.

Une série de questions sont posées : elles portent sur la censure ou même l'autocensure, qui selon Simone Douek ne s'est jamais exercée chez France-Culture. La consultation d'archives est également sollicitée.

Quelques questions techniques sur le travail d'enregistrement, sur les mélanges voix-musique etc... sont posées et notre réunion se termine par le verre de l'amitié..

Victor Attas

Compte rendu du cercle de lecture du 2 avril 2022 avec Carole Naggar

Carole Naggar, qui dans les années 1980 a fait partie du comité de rédaction de Nahar Misraïm, a publié "**Égypte Retour**". Elle vient de New York -où elle vit désormais- pour nous parler de son dernier ouvrage

"**Le Rouge du sable**" (éditions L'Harmattan, octobre 2021).



Notre auteure, qui a quitté l'Égypte étant bébé, a écrit un premier livre sur ce pays. Cet ouvrage a été rédigé uniquement sur la base de photographies d'un de ses amis.

« Égypte Retour » sera le deuxième tome -cette fois, descriptif à partir d'un voyage réel combiné à des souvenirs fantasmés- de sa trilogie égyptienne, qui se conclut donc par le livre présenté aujourd'hui.

Le « Rouge du sable » est le récit de faits historiques restés jusqu'ici pratiquement inconnus. C'est essentiellement l'histoire d'un

prisonnier juif communiste interné dans l'oasis d'Al Kharga.

Le camp est clôturé sommairement, mais isolé du monde habité du fait d'un énorme désert qui l'entoure. Il réussit à s'enfuir et par petites étapes en bus et taxis, parvient à rejoindre le Soudan et de là la France, en novembre 1963. Après avoir rencontré cet évadé extraordinaire, Carole Naggar va interviewer d'autres anciens prisonniers d'Al Kharga. Elle accède à des archives stockées à l'Institut des Études Sociales à Amsterdam.

Les rencontres et les documents découverts ont permis d'appréhender finement ce qu'était la vie quotidienne dans le camp. Les internés ont amélioré leur ordinaire en plantant des légumes et en aménageant leur espace de détention. La vie sociale s'est construite par des activités de peinture, de spectacles, d'éducation -les prisonniers ont entrepris l'alphabétisation des soldats qui les gardaient ! -, d'écoute de la radio détenue en cachette, etc.. Ils vivaient « hors du monde en essayant de rester dans le monde ».

Les internés pouvaient, par intermittence, recevoir la visite de leurs familles, astreintes à 2 jours de voyage avant d'arriver au camp. Les juifs communistes d'Al Kharga cohabitaient en bonne intelligence et coopération avec les autres détenus Frères Musulmans !

Un petit appareil photographique avait été introduit clandestinement à El Kharga, mais malgré toutes ses recherches, Carole Naggar n'a pas retrouvé de photos des détenus ou encore du fameux sable rouge.

Le récit de notre romancière, dans notre réunion à la MVAC, est entrecoupé de lecture de passages significatifs, un peu des deux livres antérieurs et surtout du livre du jour.

Enfin, nous apprenons que durant les décennies de 1950 et 1960 plusieurs milliers de juifs communistes égyptiens ont été internés dans les prisons, par Nasser. Actuellement, 60000 opposants au régime de tous bords, y sont enfermés.

Les questions qui ont suivi l'exposé de Carole Naggar ont porté essentiellement sur les détails des conditions d'incarcération et les réponses se trouvent dans le livre, à lire évidemment.

Victor Attas

Compte rendu du cercle de lecture avec Paula Jacques le 14 mai 2022

C'est toujours avec le même plaisir que nous avons écouté notre amie Paula Jacques venue nous exposer son dernier livre « **Blue Pearl** » qui relate l'histoire des conditions de vie des esclaves noirs en Amérique il y a plus de 150 ans.

L'idée lui est venue lors d'une visite à une exposition de vieilles poupées presque toutes de couleur noire que l'on pourrait qualifier de naïves car confectionnées par des esclaves il y a près d'un siècle et demi, avec des matériaux tout venant, vieux chiffons, morceaux de bois, fils de fer etc.



Ces poupées évoquent le triste sort des esclaves noirs aux États-Unis à l'époque qui a précédé l'action d'Abraham Lincoln pour l'abolition de l'esclavage.

On se souviendra en effet qu'en l'an 1865 les esclaves devaient en principe, être affranchis dans tous les États-Unis.

Cependant les colons du sud du pays ne l'entendront pas de cette oreille, et voudront conserver leurs prérogatives au détriment de leurs esclaves.

Avec le temps, ces poupées qui sont le fruit de leur triste sort, deviendront des pièces de musée que l'on s'arrache !

Les esclaves attachaient une très grande importance à ces petites poupées de « bric et de broc » car ils pensaient qu'elles étaient habitées par les esprits.

Elles pouvaient porter chance, être maléfiques, ou encore favoriser la fécondité etc.

C'est ainsi, qu'une poupée piquée de nombreuses aiguilles sera considérée comme portant chance !

L'histoire commence lorsqu'une visiteuse blanche de la « haute société » nommée Helen Williams se présente chez une dame noire : Elisa Burlington (Lizzie) en vue de lui acheter des poupées « d'origine ».

– Voyez-vous lui dit-elle en sortant un paquet de son sac, c'est ce genre de poupée que je cherche à acheter.

Mrs Helen Williams montre alors à Lizzie une poupée achetée aux puces, dotée d'un petit collier de perles bleues et à laquelle ...il manque un bras. C'était en fait la poupée que la mère de Lizzie lui avait confectionnée pour son anniversaire lorsqu'elle avait 10 ans.

Cette proposition jugée déplacée par la dame noire, provoque l'ire de celle-ci car à l'époque, les noirs étaient considérés comme moins que des objets, achetés, vendus taillables et corvéables à merci.

En effet, ces poupées sont le fruit du triste sort des esclaves de l'époque.

Elles constituent un souvenir mémoriel qui rappelle le calvaire vécu par eux, alors victimes de sévices insoupçonnés.

Quelle est donc l'histoire de Lizzie ?

Toutes proportions gardées, comparée aux autres esclaves, le sort de sa mère, Abigail Burlington, belle, et dotée d'un port altier, était enviable. Le Maître du domaine Sir James Arlington, lui accordera le rôle de cuisinière et, suprême honneur, la petite fille d'Abigail (Lizzie) obtiendra le rôle d'accompagnante, en quelque sorte de dame de compagnie, de la fille du maître de céans nommée Laura May.

On notera que la religion jouait et joue encore un rôle très important dans le pays.

Aussi, tant les blancs que les noirs seront des fidèles de l'église. Ce côtoiement ne se fera pas sans contradictions. En effet lors des prêches, il est précisé que Jésus est venu sur terre pour sauver tous les hommes.

Mais un drame frappera alors la famille Arlington : la petite Laura sera atteinte de poliomyélite et ce sera à son accompagnatrice qu'elle devra la vie sauve. En effet, les médecins ayant déclaré « forfait », Lizzie et sa mère appliqueront les « traitements » de leurs ancêtres, plus proches de la magie que de la médecine.

Résultat inespéré, l'état de santé de la malade s'améliora mais elle gardera comme séquelle une légère claudication.

Faisant suite à la proclamation de l'abolition de l'esclavage, la guerre de sécession que les sudistes espéraient gagner en quelques mois fera rage pendant près de quatre ans, et le Maître de céans sera contraint de s'enrôler dans l'armée sudiste et de confier la gestion du domaine à un régisseur irascible Mr. Jenkins. La situation des esclaves devenant insupportable, Lizzie et sa mère s'échapperont du domaine et rejoindront le nord après une longue marche à pied.

L'exposé passionnant de Paula Jacques sera l'occasion de soulever de nombreuses questions posées par l'assistance.



Q. Qu'est-ce qui a motivé votre intérêt pour traiter dans votre livre le sujet de l'esclavagisme ?

R. C'est probablement parce que les juifs ont eux aussi été l'objet depuis des siècles, d'une hostilité qui a donné lieu à des pogromes et à la Shoah. Par leur labeur, quatre millions d'esclaves participeront à la richesse des États-Unis. Il faudra se souvenir aussi que la tragédie de cette population prise en otage plus durement que ne l'étaient les serfs, a été précédée d'une autre tuerie : celle des indiens.

Q. Cette histoire est passionnante et mérite d'être portée à l'écran.

R. Paula Jacques avoue n'avoir pas reçu de proposition sérieuse à ce sujet.

Q. Pour quelle raison est-on maintenant intéressé par la collection de ces poupées ?

R. Parce que l'on considère aujourd'hui qu'il s'agit d'un art naïf en vogue.

Michel Mazza

Histoire

Histoire des Juifs en Égypte: L'année 1956 et l'affaire de Suez

Comme on l'a vu dans le bulletin 87 les années 1954 et 1955 ont été marquées par des arrestations de communistes juifs et par l'affaire dite Lavon qui a malheureusement abouti à la pendaison de Samuel Azar et du docteur Marzûq ainsi qu'à de lourdes peines de prison pour les autres accusés.

Max Binet s'était suicidé avant le procès.

Pourtant ces affaires n'ont pas déclenché une forte émigration des Juifs. Il n'en sera pas de même lors de la crise de Suez qui verra une forte majorité de la population juive d'Égypte être expulsée ou partir sous la contrainte. Examinons ces événements qui ont fait de l'Égypte en quelques années un pays sans juifs.

Le 27 juillet 1954 le traité anglo-égyptien pour l'évacuation de la base de Suez est signé et cette zone est évacuée par les forces britanniques. Ce territoire ne sera réactivé qu'en cas d'agression contre l'Égypte, l'un des pays arabes ou la Turquie. Au cours de l'été 1952 Aly Sabry était intervenu auprès du Pentagone pour obtenir des armes pour faire de l'armée égyptienne l'équivalent de celle d'Israël.

En contre partie les États-Unis demandent à l'Égypte d'adhérer à un organisme de défense collective, ce que l'Égypte refuse de faire. Le 27 septembre 1955 Nasser annonce la conclusion d'un accord avec la Tchécoslovaquie qui s'engage à fournir des armes à l'armée égyptienne.

Un autre problème est celui du Haut barrage d'Assouan. En effet, L'Égypte devant l'augmentation de sa population désire construire un nouveau barrage sur le Nil. Elle cherche un financement car le pays n'a pas les moyens suffisants. Le 17 décembre 1955 le docteur Ahmed Hussein, ambassadeur égyptien à Washington déclare que son pays préfère un financement par les États-Unis et la B.I.R.D., aux

propositions faites par l'Union Soviétique. Les puissances occidentales se disent prêtes à aider l'Égypte mais demandent des garanties, ce que cette dernière ne peut ou ne veut pas donner.

En effet, certains membres du Conseil de la révolution ont peur de tomber sur un système ressemblant à celui des capitalisations. En conséquence, devant ce refus, John Foster Dulles annonce brutalement le 19 juillet 1956 à l'ambassadeur égyptien la décision américaine de ne pas participer au Haut-Barrage.

Dès lors les événements s'enchaînent. Le Président Nasser est fou de rage car il comptait, selon diverses sources, pouvoir se rapprocher des États-Unis. Toute la population égyptienne s'interroge sur la teneur de la riposte.

Le 26 juillet, à l'occasion de la cérémonie célébrant la révolution égyptienne, Nasser annonce lors d'un discours à Alexandrie, dans un grand éclat de rire, la nationalisation du Canal de Suez ; ce qui en soi n'était pas très logique financièrement pour l'Égypte, car ce dernier devait revenir en 1968 de plein droit à l'Égypte. Le canal était détenu à 44% par l'économie franco-britannique. Pour décrire ce discours, laissons la place à Claude Estier dans "L'Égypte en mouvement", éditions Julliard 1965 :

"Pourtant Nasser avait commencé son allocution sur un ton enjoué. Dans le langage populaire qu'il affectionne en certaines circonstances-quand il veut fixer l'attention d'une masse rassemblée- il racontait avec force gestes des histoires qui déchainaient les rires. Il riait lui même, mais en même temps sa voix s'enflait, passait progressivement du ton de la galéjade à celui du réquisitoire. Et soudain au bout d'une phrase que la foule avait sans doute à peine comprise, cette riposte que l'on avait presque oubliée tomba comme une gifle en pleine figure: "On nous refuse les dollars, et bien nous, nous allons reprendre le canal!". Et martelant ses mots, Nasser lisait le texte de la loi qu'au même instant publiait le journal Officiel : "Au nom de la Nation, la Compagnie Universelle du Canal maritime de Suez est nationalisée. Tous les biens et droits qu'elle possède et les obligations qu'elle a sont transférés à l'État."

A la même minute, avec une précision d'autant plus remarquable que le secret avait été totalement gardé, des troupes égyptiennes occupaient, de Suez à Port-Saïd, tous les bureaux de la Compagnie. Rappelons que les dernières troupes britanniques avaient quitté la zone du canal quelques semaines plus tôt, le 18 juin 1956. Le peuple égyptien reçut avec stupéfaction, mais avec une joie intense cet événement, et réserva un accueil extraordinaire à Nasser lors de son retour au Caire le 28 juillet.

L'Occident par contre qui ne s'attendait pas à un tel affront, qualifia Nasser de "nouvel Hitler", et prit trois mois avant de réagir. Il invoqua le non respect du droit international et essaya de négocier.

Il faut souligner qu'il était occupé par des problèmes provenant de l'Est européen. En Pologne le 28 juin une révolte des ouvriers de Poznan mit le pays à feu et à sang provoquant l'intervention de Moscou. Cela fut suivi le 23 octobre par une révolte en Hongrie.



Cette nationalisation qui n'était pas reconnue par l'Occident n'a pas arrêté la navigation sur le canal de Suez, car le retrait des pilotes occidentaux dont la majorité avait démissionné, avait été remplacé par des pilotes soviétiques puis égyptiens. Ces derniers ont montré qu'ils étaient parfaitement capables d'assurer le fonctionnement de la traversé du canal sous la haute direction d'un technicien d'une grande compétence, l'ingénieur Mahmoud Younes.

Blocage par l'Égypte du Canal de Suez

Les étrangers et les juifs en Égypte d'abord inquiets, commençaient à se rassurer en voyant que l'Occident semblait vouloir négocier et que rien ne se passait. La rue était calme, c'était la saison estivale et les plages d'Alexandrie et de Ras el Bar faisaient le plein. Alors pourquoi s'inquiéter, tout allait bien se terminer, et que le Canal soit égyptien ne changerait pas la donne. Ils ne pouvaient pas prévoir ce qui les attendait en novembre. Il est également important de signaler que l'Égypte avait bloqué l'entrée du Golfe d'Aqaba et avait déployé une force militaire à Ras Nasrani ce qui empêchait les navires israéliens d'accéder au port d'Eilat.

D'autre part elle interdit également aux navires israéliens de traverser le canal de Suez. Israël protesta contre cette interdiction mais sans grand succès. Les puissances occidentales étaient plutôt occupées par la nationalisation du canal et essayaient de contrer l'Égypte par la demande de respect des conventions internationales. On évoqua le détroit des Dardanelles et d'autres cas de litiges.

Néanmoins la France et la Grande Bretagne étaient en discussions intenses et envisageaient une expédition militaire contre ce Nasser décrit comme le nouvel Hitler. La France surtout désirait sa chute car l'Égypte avait donné refuge à des militants algériens du F.L.N. en révolte contre la métropole.

Le Premier ministre français Guy Mollet est farouchement en faveur de l'Algérie française et est également un grand ami d'Israël. Le 24 octobre un accord secret est signé entre la France, la Grande Bretagne et Israël représenté par son premier ministre David Ben Gourion dans un pavillon à Sèvres. Comme convenu par cet accord, le 29 octobre Israël envahit la bande de Gaza gérée par l'Égypte et atteint rapidement le canal de Suez. Comme convenu également la Grande Bretagne et la France adressent un ultimatum aux deux belligérants leur enjoignant de se retirer chacun à 15 kilomètres du canal.

Nasser, fort de l'appui de la population égyptienne rejette l'ultimatum. Le 31 octobre l'Égypte est violemment bombardée par des avions de la Royal Air Force et des avions français qui détruisent au sol un grand nombre d'avions égyptiens (source Persée 1956).

Le soir du 5 novembre des parachutistes français sautent près de la ligne de chemin de fer bordant le canal de Suez et prennent rapidement le contrôle de l'aéroport Al-Gamil pour assurer l'arrivée de renforts aériens.

A ce moment la Grande Bretagne est en retard par rapport au plan prévu mais au matin du 6 novembre les commandos de la Royal Marine débarquent sur les plages de Port Saïd.

La ville est touchée par de nombreux incendies. De même une raffinerie de pétrole située à Port Fouad est atteinte. Ces attaques sont également soutenues par des salves d'obus tirées à partir des navires postés au large et qui détruisent les batteries égyptiennes.

La population égyptienne et l'armée opposent une violente résistance mais sont forcés de capituler. Les commandos prennent alors le contrôle du canal et se dirigent vers Le Caire.

Une mise en garde de Nicolai Boulganine est adressée à la France, la Grande Bretagne et à Israël leur demandant de stopper l'offensive et menace d'une riposte nucléaire. Les États-Unis, dirigés par Dwight Eisenhower réélu le 6 novembre, exigent le retrait des Forces occidentales et mènent une attaque monétaire contre la livre sterling. De plus les États-Unis envoient des forces navales interférer dans le conflit et interdisent l'usage du matériel américain fourni aux forces françaises.

L'Assemblée générale des Nations Unies adopte une résolution prévoyant l'intervention de la FUNUL (Force d'urgence des Nations unies) qui doit remplacer les forces-franco-britanniques à partir du 15 novembre. C'est la première fois dans l'histoire des Nations Unies que cette force est déployée.



Cette guerre a engendré énormément de pertes à l'Égypte. En effet cela lui a coûté entre 1850 et 3000 militaires tués, 1000 civils tués et 4900 blessés ainsi que 30.000 prisonniers (source Henry Laurens Cours au Collège de France 6 décembre 2006.).

Du côté des forces occidentale la France compte 10 morts et 33 blessés, la Grande Bretagne 16 morts et 96 blessés, tandis qu'Israël compte 231 morts 8999 blessés et 4 prisonniers.

Pourtant l'Égypte va fêter cela comme la grande victoire remportée sur l'occident.

Cet événement va avoir comme conséquence l'expulsion des citoyens britanniques et français de l'Égypte mais également d'une importante partie des juifs d'Égypte, qu'ils soient étrangers, apatrides ou même égyptiens. Dans ce dernier cas ils sont déchus de leur nationalité égyptienne.

Le gouvernement égyptien promulgue quatre séries de mesures affectant les juifs et les étrangers :

- 1) Arrestation et détention.
- 2) Séquestration des entreprises et des biens privés.
- 3) Expulsion du pays après avoir été déchu de la nationalité égyptienne si c'est le cas.
- 4) Promulgation d'un nouveau statut privant les juifs de leur nationalité.

A la suite du premier article de cette loi et de la proclamation de l'état de siège qui autorise l'armée à arrêter tout suspect, des centaines de juifs sont arrêtés sans aucune charge contre eux et détenus.

Le 7 novembre 1956 au moins 900 juifs furent arrêtés. 500 ont été internés dans l'école israélite de Abbassiah au Caire. 261 d'entre eux sont apatrides les autres sont égyptiens.

A l'école juive Abraham Betesh à Héliopolis furent internées 42 femmes dont plusieurs très âgées.

Dans la prison des Barrages au nord du Caire 300 juifs sont détenus dont la moitié était apatride et le reste soit français soit britannique.

Ces chiffres ne concernent que Le Caire mais d'autres juifs furent arrêtés à Alexandrie et dans les villes du Delta.

Les juifs qui ne furent pas arrêtés ont été soumis à une surveillance de leur domicile par les concierges en relation avec la police. Cette interdiction de sortie provoqua parfois des situations dramatiques pour les personnes n'ayant pas la possibilité de se faire approvisionner en nourriture.

Rapidement le gouvernement égyptien prit des mesures d'expulsion de nombreux individus.

Les apatrides recevaient l'ordre de quitter le pays sous deux jours ou une semaine et les sujets égyptiens étaient déchus de leur nationalité et ensuite soumis à la même mesure.

A Alexandrie parmi les notables arrêtés dans la nuit du 31 octobre figurait une figure très connue dans le milieu juif mais aussi parmi les musulmans, Maître Felix Benzakein, que son statut de militant du Wafd et son patriotisme ne protégeait plus sous le régime nassérien. Voyons ce que dit à ce propos Maurice Mizrahi dans son livre "L'Égypte et ses juifs" :

Après avoir décrit les arrestations et raconté qu'on avait mis les détenus dans une salle de la police d'Attarine qui servait de salle de détente et dans laquelle on avait mis des sièges : "Le capitaine adjoint au commissaire du poste (le maamour) vit Maître Benzakein et s'approcha de lui, disant "Pourquoi cet air renfrogné que je vois sur votre visage ? Vous a-t-on arrêté pour un acte déshonorant ? Certes non ! On vous a arrêté pour sionisme et vous pouvez, en tant que juif, en être fier".

Puis il lui proposa une tasse de thé que Benzakein refusa poliment en le remerciant. Le lendemain matin, un major s'approcha de Benzakein pour lui confier, dit-il, un secret : "Vous allez, lui chuchota-t-il à l'oreille, être dirigé sur Le Caire et je serai parmi vous dans le convoi".

C'est effectivement ce qui se passa."

Puis plus loin dans ce même ouvrage concernant leur internement dans une école juive :

"Les prisonniers furent répartis à raison de seize par classe. Chaque chambrée nomma son président, son porte-parole. Maître Benzakein fut désigné comme président de la première chambrée. Noblesse oblige ! Son nom n'était-il pas porté en tête de la liste de tous les internés ?"

Les conditions de détention n'étaient pas trop dures contrairement à ce qui va se passer lors de la guerre de 1973. Voir à ce propos le livre de C. Yéroushalmy "Cinq minutes tout au plus", édité par notre association.

Au bout d'environ un mois on fit signer aux prisonniers une déclaration dans laquelle ils exprimaient leur volonté de quitter le pays. Les sujets égyptiens étaient en outre déchus de leur nationalité égyptienne. Les expulsés furent ensuite dirigés par petits groupes vers la prison des étrangers à Alexandrie ou ils demeurèrent quelques jours, puis conduits à un bateau à destination du pays qu'ils avaient choisi. La communauté israélite d'Alexandrie s'était chargée de leur réserver des places sur les bateaux, de même que la Croix rouge internationale. Certains réfugiés ayant les moyens choisirent de partir par avion.

Les départs ont commencé le 22 novembre mais uniquement avec quatre réfugiés à destination de Naples sur l'Askania. Très rapidement les départs se sont accélérés. En effet le 30 novembre 250 juifs partent eux aussi pour Naples sur l'Achilleus. Et à la même date 250 autres sur le bateau "Marseillaise" pour Marseille. Les passagers ne peuvent prendre avec eux que 20 livres égyptiennes, pas de bijoux ni d'objets de valeur. Ils sont fouillés avant l'embarquement parfois d'une façon très brutale. Inutile de décrire les scènes

pathétiques au moment du départ pour ces juifs nés en Égypte, qui pour certains n'avaient connu aucun autre pays, et ne parlaient que l'arabe avec quelques notions d'une langue étrangère.

Au total les départs par bateau entre le 22 novembre et le 19 février se montent à 10.949 personnes et par avion à 3.153 personnes. Les destinations étaient la Grèce, l'Italie et la France mais ce n'était parfois qu'une étape pour aller vers d'autres pays. Les principaux bateaux étaient grecs, français, italiens ou égyptiens. Certains juifs de nationalité égyptienne qui se trouvaient à l'étranger à ce moment ont été déchus de leur nationalité sous le prétexte fallacieux d'avoir quitté l'Égypte trop longtemps, ou pour crime de déloyauté vis à vis de leur patrie.

Entre avril et juillet 1957 la pression sur les juifs diminua mais ne se relâcha pas complètement et le flux des départs continua mais plus modérément. Une proclamation militaire datée du 21 avril 1957 annula la décision de ce séquestre du bien des juifs à l'exception des sujets français ou britanniques; dans bien des cas leurs biens ont été rendus, mais leur situation ne s'améliora pas pour autant. Ils avaient perdu leur travail et avaient été remplacés par des non juifs.

De plus les lois sur l'égyptianisation stipulaient qu'il fallait employer un quota 90% d'égyptiens, qui devait représenter 80% de la masse salariale. Or à de rares exceptions les juifs qui restaient étaient "sujets locaux" et n'avaient aucune possibilité d'acquérir la nationalité égyptienne. Ils étaient donc contraints au chômage ou à un départ volontaire.

Ne restèrent donc en Égypte que des personnes vivant de leurs rentes, des personnes de professions libérales ou de rares personnes rentrant dans le quota de 10% qui leur étaient attribué. C'est ainsi que lors de la guerre des six jours en 1957 il n'y avait plus en Égypte que quelque 3000 juifs.

L'accueil des juifs dans les différents pays sera traité dans un prochain article mais vous pouvez voir sur le site de l'association la conférence que j'avais faite en 2008 "*De l'âge d'Or à l'expulsion*" et qui a été retransmise par Akadem.

Pour se documenter sur la période de 1956 on peut consulter les livres suivants: "The Jews of Egypt 1920-1970" par Michael Laskier, "The dispersion of Egyptian Jewry" par Joel Beinon, "Égypte société militaire" par Anouar Abdel-Malek, "L'Égypte et ses juifs" par Maurice Mizrahi, "L'Égypte en mouvement" par Claude Estier ou l'article de Gudrun Kramer et Alfred Morabia dans "Juifs du Nil" textes réunis par Jacques Hassoun.

André Cohen

Récit

Madame Gilda Poliakin nous a envoyé un extrait de son livre à paraître aux États-Unis, que nous reproduisons ci-dessous. La crise de 1956 vue par la petite fille qu'elle était.

La crise de Suez.

Octobre 1956

Tout comme l'Occident redécouvrait l'Égypte, l'Égypte se redécouvrait elle-même.

Cet âge d'or de l'érudition et de l'aventure est soigneusement complété par deux événements marquants : le déchiffrement des hiéroglyphes en 1822 et la découverte de la tombe de Toutankhamon exactement cent ans plus tard. Le premier a fourni la clé pour percer les secrets de la civilisation pharaonique et a lancé une course en avant pour en savoir plus, déclenchant un engagement occidental intensif avec l'Égypte. Le second a révélé toute la gloire et la sophistication de la civilisation pharaonique et a donné une légitimité au désir d'auto-détermination des Égyptiens, sonnait le glas pour la domination occidentale dans les affaires du pays.

« Le Monde sous les sables ». Toby Wilkinson

Septembre 1956

Après avoir passé les vacances d'été à Alexandrie chez ma famille maternelle, Nona Ernestine et mes deux oncles, Maman et moi retournons nous installer dans l'appartement au 18 rue Emad el Din pour la rentrée des classes. Papa reste à Port-Saïd où il a obtenu en avril un contrat à long terme comme

pianiste dans un orchestre 'Big Band' pour le Club Splendid, un des nombreux établissements dédiés au personnel rattaché à la Zone du Canal de Suez, pour la plupart des expatriés.

Au Lycée français du Caire je retrouve mes amies et mes professeurs avec plaisir et je pousse des cris de joie en retrouvant Yoko et Eiko Ebe qui représentent pour moi ce qu'il y a de plus exotique et exquis dans toute la planète. Je me plonge avec enthousiasme dans les cours d'histoire et de littérature française mais plus que jamais j'appréhende les cours de langue et de littérature arabe, obligatoires depuis que Gamal Abdel Nasser est arrivé au pouvoir.

Wolf et Gilda Poliakin devant les cabanes à Port Saïd -Hiver 1956



N'ayant jamais suivi de cours en arabe chaque classe est un calvaire ; je suis complètement perdue dans le déchiffrement de l'écriture et l'arabe littéraire. Je commence à me plaindre de douleurs d'estomac. Maman m'emmène chez le Docteur Sarkisian. Il prend des radiographies, fronce ses épais sourcils blancs. La prochaine fois que Papa est de passage au Caire Maman et lui m'emmènent voir un médecin spécialiste à l'Hôpital français, le Docteur Maillet, qui m'examine, fronce ses sourcils (moins épais et moins blancs que ceux du Docteur Sarkisian).

On passe à son bureau où il explique à mes parents que mon appendice est enflammé, qu'on devra m'opérer, et il se lance dans des détails. Je n'écoute qu'à moitié mais je sais que c'est quelque chose de sérieux. Papa fait un signe au Docteur Maillet qui à son tour cligne des yeux. Il a compris.

Maman m'expliquera plus tard que c'est le signe des francs-maçons.

Papa retourne à Port-Saïd quelques jours plus tard. Je n'ai plus mal au ventre, et je ne pense plus aux visites chez les médecins.

En ce moment charnière, qu'en est-il de ma famille ? Comme dit le narrateur de Pierre et le loup de Prokofiev : « Voici où en sont les choses » :

Maman et moi sommes seules au Caire. Elle essaye de se montrer forte mais je la sens paniquée et je ne sais pas quoi faire pour elle ; pour la première fois je sens que cette fois-ci les choses sont graves. Pas question de sortir seule dans la rue, pas question de voir mes amies. Papa est à Port-Saïd, du moins on le suppose, on n'a aucune nouvelle de lui. *Nona* Ernestine et mes oncles Édouard et Zouzou sont à Alexandrie. Nous n'avons pas de nouvelles. *Nono* Max est à Helouan pour une cure contre son paludisme récurrent.

L'immeuble au 18 rue Emad el Din se transforme en une fourmilière : les voisins défilent tout le long de la journée d'étage en étage, montent et descendent les escaliers, apportent de la nourriture, rapportent des nouvelles des radios étrangères entendues à travers les radios à ondes courtes ; personne ne sait grand-chose, chacun a une opinion très précise sur les faits. Notre voisine suisse, Madame Adrienne, se réfugie chez nous avec son petit chien blanc. Elle me gave de chocolats, me serre contre elle, me lâche, serre son chien, le gave de biscuits à son tour. Le chien me jette des regards éplorés. La radio égyptienne annonce que des attaques ont eu lieu à Port-Saïd et que les troupes égyptiennes sont triomphantes.

1er novembre 1956

Papa apparaît à la porte. Il a réussi à trouver une place dans la voiture d'un musicien italien en subissant plusieurs contrôles militaires. Il a dû tout laisser derrière lui, emportant uniquement une valise, deux violons, une trompette, et ses partitions de musique.

La radio égyptienne annonce l'anéantissement des armées d'invasion et de ses forces aériennes. Au-dessus de nos têtes nous entendons le bruit d'avions britanniques et français. Comme prévu des émeutes et pillages éclatent dans le quartier européen contre les commerces étrangers. Maman arrive à obtenir une connexion téléphonique avec Alexandrie et à parler avec oncle Édouard qui la rassure que tout le monde va bien mais la bourse où ils travaillent est fermée et personne n'ose sortir. Il paraît que *Nona* Ernestine pleure toute la journée, s'inquiète pour nous au Caire, double les portions de *mamaliga*¹, encourage ses fils à manger en disant '*esn, esn*'² comme elle le fait avec moi, se promène dans le salon en continu, murmurant comme toujours en italien : '*cosa si puo fare ?*' – 'Qu'est-ce qu'on peut faire' ? On entend

¹ Version roumaine de la polenta italienne.

² 'Mange, mange' en Yiddish.

parler d'arrestations et de déportations immédiates, ainsi que de saisies de biens des ressortissants français, anglais, et surtout parmi les familles juives les plus éminentes et fortunées ou ceux suspectés d'activités sionistes ou communistes.

Le 2 novembre 1956

Nono Max arrive de Héliouan et s'installe chez nous au lieu de retourner dans sa maison à Choubrah. Je constate que depuis que l'école est fermée et que je n'ai plus à appréhender les cours d'arabe je n'ai plus du tout mal au ventre, mais je n'en parle à personne. De toute façon les adultes n'ont pas beaucoup de temps pour moi ces jours-ci.

Le 5 novembre 1956

On apprend par la radio à ondes courtes que des parachutistes français et anglais atterrissent à Port-Saïd en même temps que des navires israéliens. Les bruits courent que tous les juifs de la zone du canal se sont présentés sur les plages de Port-Saïd et ont été embarqués pour Israël à bord de navires israéliens. Des avions de combat britanniques bombardent l'aéroport international du Caire, pensant qu'il s'agit de l'aéroport militaire.

Le 7 novembre 1956

Le cessez-le-feu est déclaré. Des forces internationales du maintien de la paix seront envoyées dans les zones de conflit. La vie reprend. L'Union Soviétique annonce un prêt à l'Égypte de 80 millions de dollars pour la construction du haut barrage d'Assouan. De vastes accords commerciaux et culturels sont signés entre l'Égypte et l'Union Soviétique³. Les cinémas rouvrent. Les actualités montrent des diplomates soviétiques et égyptiens se serrant la main et souriant à pleines dents.

9 novembre 1956

Ce soir-là, on m'envoie me coucher sans dîner. Comme d'habitude quand les adultes se comportent d'une manière mystérieuse j'exige une explication et comme d'habitude je reçois des réponses évasives. On me parle de tests chez le médecin le lendemain. Je n'insiste pas.

10 novembre 1956

On me réveille très tôt. Je n'ai toujours pas le droit de manger ni de boire. Mes parents m'emmènent à l'Hôpital Français situé juste à l'extérieur du Caire. C'est pour mon "mal de ventre."

Quel mal de ventre ? Cela fait longtemps que je n'ai plus mal au ventre mais je n'ose rien dire.

Arrivée à l'hôpital on me fait une piqûre et on m'explique qu'on va me faire des examens. Puis plus rien. Un grand trou noir. Quand je me réveille je suis dans un lit tout blanc. Mes parents et une infirmière se penchent vers moi. J'entends des crépitements dehors. « Ce sont les avions britanniques et français qui bombardent les casernes militaires voisines » me dit Papa comme si c'était la chose la plus naturelle du monde. J'essaie de me lever, je n'y arrive pas.

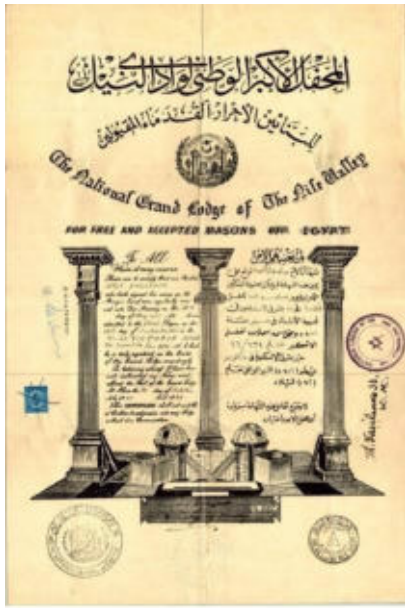
Je remarque des pinces en métal autour de la partie droite de mon ventre. « Ne bouge pas » me dit l'infirmière. Je la regarde paniquée. « Qu'est ce qui se passe ? » « On t'a ôté l'appendice qui te faisait si mal. »...

« J'ai faim. » « Tu veux une bonne glace ? C'est tout ce que tu peux manger pour le moment ».

On m'a ôté l'appendice. On m'a menti. J'ai faim. J'ai mal, je ne veux pas de glace. Je fonds en larmes. Mes parents sont désespérés. « Veux-tu voir ton appendice ? » me demande gentiment l'infirmière. Je hoche la tête "oui" au milieu de profonds reniflements. Elle me présente un bocal rempli de formaldéhyde à l'intérieur duquel flotte un objet inerte qui ressemble à un gros ver de terre. J'examine ce hideux objet qui faisait partie de moi il n'y a pas si longtemps ; j'essaie de voir où serait la partie infectée. Je ne la vois pas mais je n'ose pas poser de questions.

On m'apprend que je vais passer la nuit à l'hôpital avec Maman. La nuit tombe. La sœur catholique qui dirige la logistique de l'hôpital exige que Papa parte. « Vous allez le laisser partir dans la nuit sous les bombardements ? » dit Maman effarée. La sœur insiste pour que Papa parte. Il quitte l'hôpital dans le blackout complet au milieu du bruit des bombardements des avions visant les casernes et des tirs de balles provenant des casernes. Dès ce moment Maman conçoit une haine profonde pour tout ce qui touche l'église catholique. « Tous des assassins » dira-t-elle.

Au milieu de la nuit je me lève du lit et me penche à la fenêtre. Pendant longtemps j'observe la silhouette du Caire illuminé uniquement par un croissant de lune. Elle ressemble à une illustration des contes des mille et une nuits avec ses minarets, ses dômes des mosquées, ses murailles.



Le lendemain Maman et moi quittons l'hôpital. Je laisse derrière le bocal qui contient mon appendice. Je ne parlerai jamais de mon opération à mes parents et je ne saurai jamais si vraiment elle a été nécessaire. Quelques jours plus tard le gouvernement égyptien fermera l'Hôpital Français, le Docteur Mailliet sera chassé du pays, tous biens confisqués et toutes ses archives et documents de recherches brûlés dans une place publique.⁴

Certificat de franc-maçon de Wolf Goliakin

Des réglementations sont instituées limitant la liberté d'expression, des révocations de permis de travail parmi les avocats, ingénieurs, médecins et enseignants juifs entraînant des départs massifs immédiats d'une bonne partie de la communauté juive et entraînant parallèlement des départs en masse de la communauté européenne craignant une nationalisation de tous les biens. Ceux qui ont la possibilité de réclamer un passeport étranger partent immédiatement. Ceux qui sont apatrides, comme ma famille, commencent à faire la demande pour des visas auprès des pays prêts à les accepter. Dans

tous les cas un visa de sortie est nécessaire pour quitter l'Égypte, ainsi que des attestations de bonne conduite et une preuve du paiement de tous les impôts dus qui demandent des démarches laborieuses et compliquées et surtout beaucoup de *bakchichs*. Ceux qui partent sont obligés de vendre leurs biens à des prix dérisoires. On ne peut prendre avec soi que très peu d'argent et d'objets personnels. Comment faire sortir de l'argent sous une forme ou une autre devient le sujet de prédilection des conversations, sachant que de fortes pénalités sont imposées si on est attrapé.

Pour le moment aucun membre de la famille Poliakin n'est touché par les saisies ou les déportations immédiates. Ils sont Russes blancs ou apatrides-et ne semblent pas intéresser le gouvernement.

Mais le commerce et la vie mondaine sont très touchés et la situation n'as pas l'air de s'arranger. Les cousins de Papa décident partir : Victor, dont la mère est italienne obtient un passeport italien, vend ses magasins de musique en vitesse, et part pour Rome où il deviendra promoteur immobilier. Raoul dont la femme est indonésienne réclame un passeport hollandais et part pour la Hollande ; plus tard il s'installera aux États-Unis. La cousine Mania qui a épousé un Américain part tout de suite pour les États-Unis ainsi que son frère David.

Pour d'autres membres de la famille comme mes parents, moi et mon grand-père, c'est un peu plus compliqué: La Russie impériale dont nous sommes officiellement les citoyens n'existe plus. Notre statut d'apatrides, notre seule preuve d'existence, est un permis annuel de résidence renouvelé tous les ans par le Bureau Russe Blanc du Caire. La seule option est de demander un visa d'émigrés, de réfugiés politiques pour un pays qui nous accepterait. Mes parents hésitent à faire la demande.

Pour le moment on est tranquilles. Les Poliakin qui ne sont pas encore partis se réunissent chez Nono dans sa maison à Choubrah mais pas pour les soirées musicales, pour évoquer les souvenirs de la vieille Russie, pour faire des louanges sur la nourriture de *Nona Luba*, désormais disparue. On ne parle que de 'la situation. J'erre dans la maison de Choubrah à mon gré pendant que dans le salon on entend les discussions animées en yiddish et en russe des hommes et les soupirs des femmes. On oublie de me caresser la tête ; les «*sheine medele*»⁵ dont on me comblait sont maintenant distraits. Pas besoin de me poser des questions sur mes études—il n'y a plus d'école.

On ne parle que de 'partir' ou 'rester.' Partir signifie tout abandonner, la maison, les meubles, les avoirs bancaires, les livres, la vaisselle, les vêtements, tout. Tout.

⁴ Le Docteur Mailliet fut expulsé du jour au lendemain et tous ses biens confisqués. Il en restera très marqué d'autant plus que tous ses dossiers médicaux furent détruits sur la place publique.”
Académie nationale de Médecine-Éloge de Paul Mailliet-

<https://www.academie-medecine.fr/eloges-de-paul-mailliet-1913-2006/?lang=en>.

⁵ “charmante fille”.

Si on reste qu'est ce qui se passera ? Quel est le futur dans ce pays devenu d'un coup inhospitalier? A ces questions pointues posées par les hommes, les femmes répondent en contrepoint et en chœur '*Oy weis mir*'--yiddish pour 'pauvres de nous'--et ajoutent 'c'est la fin, c'est la fin'. Souvent je suis la seule enfant à prendre part à ces réunions. J'aide les femmes à servir le thé, à distribuer le café et les douceurs. Je n'ai plus le droit de jouer avec les petites filles de la famille égyptienne de la maison à côté. Je passe mon temps à lire dans la chambre de Nono qui sent encore le parfum de *Nona* Luba. Papa, dans son éternel optimisme que tout le monde considère maintenant déplacé, évoque le grand esprit du peuple égyptien, sa générosité, sa bonté. « Regardez nos voisins. Ils nous traitent avec la même gentillesse et la même considération qu'avant. Ils jurent que nous sommes leur famille ». Les autres adultes ne disent rien, lèvent les yeux au ciel, haussent leurs épaules. Comment peut-on être aussi naïf disent-ils sans prononcer un mot.

Mais la situation' doit peser lourd sur Papa quand même car ses crises de paranoïa sont plus fréquentes. Quand une crise commence il s'arrête et regarde fixement une ampoule au plafond et recommence à invectiver contre 'les anglais' convaincu « qu'ils » sont en train de l'épier à travers les ampoules et les défient de venir le prendre tout de suite et d'en finir avec toute l'histoire. Ces crises existent depuis avant ma naissance, passent assez vite, et personne n'y fait trop attention. Une fois la crise passée papa redevient la personne que j'adore : poli, patient, aimable, conciliant. Mais récemment les attaques se font de plus en plus récurrentes. Elles me déstabilisent car personne n'en parle ni ne m'explique pourquoi il peut changer tellement d'une minute à l'autre.

Dans les cafés les discussions sont *sotto-voce* et ne portent que sur des sujets mondains et légers par peur de dénonciations. La vie nocturne du Caire toujours si intense n'a pas repris. Papa ne trouve pas de travail. A la maison l'atmosphère est tendue : Je ne vais toujours pas à l'école : certaines écoles françaises ont réouvert mais pas le Lycée Français, faisant partie d'une branche officielle du gouvernement français. Mes amies me manquent. Je n'ai pas le droit de sortir toute seule. Je m'ennuie. Papa se promène dans la maison, balance son pendule homéopathique vers tout le monde, essaie de prédire notre avenir, écoute des disques de musique classique, conduit un orchestre invisible. Maintenant je suis des cours de piano tous les jours ; je ne peux plus m'esquiver. Je sens que Maman aimerait bien que Papa et moi soions moins présents. On s'énerve pour un oui ou pour non. Pour la première fois je sens que les adultes n'ont pas toutes les réponses et peut-être qu'ils ne peuvent pas me protéger de ce monde si complexe. Je reprends mes poupées Caroline et Manuela que j'avais abandonnées il n'y a pas trop longtemps ; je les serre dans mon lit chaque soir et j'insiste pour avoir une lampe allumée toute la nuit dans ma chambre.

Mars 1957

Mais tout n'est pas noir : Suite aux efforts de rapprochement avec l'Union Soviétique, Gamal Abdel Nasser a signé plusieurs accords mutuels entre les deux nations à la suite desquels des invitations affluent pour les membres de la famille Poliakin de la part des services culturels égyptiens pour des concerts et des spectacles organisés par l'Ambassade Soviétique. Il semblerait que personne ne perçoive la différence entre « russe blanc apatride » et « russe soviétique ». Curieux et flattés Papa et *Nono* Max acceptent toutes les invitations. C'est ainsi que nous visitons la Foire Industrielle Soviétique en janvier 1957 exposant des tracteurs, des fossoyeuses, des machines à tisser gigantesques, témoignage de la gloire soviétique, mais franchement pas très intéressants pour moi. Nous assistons aussi au Festival du film soviétique et voyons d'innombrables films où de braves soldats qui aiment beaucoup leur mère se battent héroïquement pour sauver la patrie.

Mais les souvenirs de cette période qui resteront avec moi sont les représentations des compagnies de danse auxquelles nous assistons à l'Opéra : La Compagnie du Moiseiev et la Compagnie du Bolchoï. Maman rallonge ma robe blanche en broderie anglaise, ajuste le boléro de velours bleu avec ceinture assortie (je grandis). Me voilà de nouveau assise dans un fauteuil à velours rouge à l'Opéra du Caire.

Un magnifique jeune homme blond présente les programmes en un arabe parfait, suscitant des murmures d'approbation de la part de l'audience, principalement composée d'officiers gradés et de leurs épouses, avec le sous-entendu qu'enfin un européen daigne apprendre l'arabe.

Toute droite sur mon siège je dévore les spectacles, éblouie par la perfection des danseurs. Je suis hypnotisée par la ballerine, était-ce Galina Ulanova, *prima ballerina assoluta* du Bolchoï ou Maya Plisetskaya ? En tous cas j'ai vu le cygne mourant de Saint-Saëns, des morceaux choisis du *Lac des Cygnes* et de *La Fontaine de Bakhsisaray*, la troupe de danses folklorique Moiseiev avec leur coordination parfaite. J'ai vu les danseurs virevolter et sauter dans leurs bottes rouges, tout comme dans les illustrations

des contes de fées russes que me lisait *Nona Luba*. Des réceptions suivent les spectacles : Pour la première fois je goûte des champignons noirs (gluants comme une méduse) du caviar (des petites perles noires qui explosent dans la bouche); j'ai droit à une gorgée de vodka (affreux). Papa est félicité pour sa connaissance du russe 'bien que désuet' se permettent de dire certains délégués soviétiques. Rien d'étonnant puisqu'il n'a pas mis les pieds en Russie depuis qu'il a quitté le port d'Odessa à l'âge de onze mois en 1912, et qu'il a appris le russe auprès de ses parents et d'autres d'émigrés russes qui de leur part n'ont jamais remis les pieds en Russie depuis la révolution. Le russe qu'ils ont conservé est celui de la Russie impériale.

Les salles de cinéma reprennent comme avant, à part que tout film avec acteurs ou metteurs en scène d'origine juive sont interdits, par exemple les films d'Elizabeth Taylor (elle a épousé un producteur de cinéma juif, Mike Todd), ceux d'Esther Williams, Sammy Davis Jr. (converti au judaïsme.) Étrangement les films de Kirk Douglas ou Tony Curtis sont encore joués. Les courts métrages d'actualités montrent des adolescents américains dansant et tournoyant en jupes cerceaux et chaussettes bobby. Les journaux et revues étrangères réapparaissent en kiosque, mais avec de gros traits noirs sur une grande partie du texte. Les lettres envoyées et reçues arrivent aussi remplies d'épaisses et brutales lignes noires, des fois pratiquement sur l'intégralité du texte, les rendant pratiquement illisibles. Les censeurs sont très occupés.

Papa et moi reprenons nos balades à travers le souk où il me rappelle que Camille Saint-Saëns a entendu les notes de musique qu'il a utilisées pour la mélodie de la bacchanale dans son opéra *Samson et Dalila*. Je ne suis plus une toute petite fille : Certains lieux me sont maintenant interdits, tels que l'accès à l'intérieur de certaines mosquées lors de la prière ou certains cafés à l'intérieur du *soukh*.

Dans les magasins les élégantes chaussures françaises sont remplacées par des chaussures de la marque Bata fabriquées en Tchécoslovaquie--solides mais lourdes. On ne trouve plus Shalimar, le parfum préféré de Maman ou d'autres produits français. De plus en plus des amis défilent dans l'appartement pour nous dire au revoir. Cette fois les séparations ne sont plus gaies et légères comme avant, comme on se disait au revoir chaque été quand on partait pour Alexandrie. Ces au revoir étaient dits dans la certitude qu'on se reverrait en automne. Maintenant une lourdeur plane dans l'air. On ne rit plus, on ne parle pas beaucoup. Maman retient ses larmes. Madame Adrienne monte chez nous pour nous dire au revoir elle aussi. Elle va rejoindre sa sœur qui habite Genève. Elle me demande de passer chez elle et me donne un porte clé avec une minuscule bottine tyrolienne que je trouve exquise et des cartes postales de la Suisse avec des montagnes, de jolis chalets. Son petit chien blanc me dit adieu à sa façon, en gémissant quand je le caresse pour la dernière fois. A chaque au revoir on se dit : « Tout ira bien. On reste en contact. On se reverra bientôt." Maman gémit : « Qu'est-ce qu'on va devenir ? »

Les jours passent. La radio joue les arrangements de Perez Prado pour la chanson '*Cerisiers rouges et pommiers blancs*.' Maman préfère la version de Tino Rossi, son chanteur préféré --"Les chansons de mon temps" dit-t-elle avec nostalgie. Papa n'a pas travaillé depuis l'éruption de la crise, le 31 octobre 1956. Maman insiste pour qu'on s'installe à Alexandrie. Elle veut être aux côtés de sa famille. Ce serait aussi une façon de faire des économies. Papa accepte. *Nono* Max vient nous dire au revoir à la station de train. Dans le train l'atmosphère est lourde. Papa n'essaye même pas de faire des plaisanteries. Mon non plus je n'ai pas envie de me laisser aller dans une rêverie comme d'habitude. Je me sens triste ; pour ne pas pleurer je chantonne au long du trajet et au rythme du train les noms des trois pharaons des pyramides de Gizeh: '*Cheops-Kefren-Micherinos; Cheops-Kefren-Micherinos; Cheops-Kefren-Micherinos*

Voyage

Les Juifs de Gibraltar

Je croyais connaître l'Andalousie et ces lieux merveilleux que sont Séville, Cordoue et Grenade et j'ai hésité avant de m'inscrire à ce voyage organisé par l'association Valiske.

A l'examen du programme je m'aperçois qu'il comprend une virée en Algarve et une journée à Gibraltar. Ayant depuis fort longtemps envie de visiter le rocher de Gibraltar mes hésitations tombent et je n'en suis pas déçu.

En fait je ne connaissais de l'Andalousie que ce que l'on montre d'une façon très superficielle aux touristes mais grâce à notre très efficace et infatigable organisatrice Lloica Czackis, aidée de guides locaux, j'ai découvert des traces du vieux judaïsme espagnol. Cela a été rendu possible car un guide historien ou chercheur était présent à chacun des lieux visités.

La Feria à Séville lors de notre arrivée

Malgré l'absence d'une population juive dans l'Andalousie actuelle, leur histoire est inscrite partout sur leurs vieux quartiers, leurs maisons, les anciens lieux de culte transformés en habitations ou autres. Par contre les juifs sont bien présents à Gibraltar, sont bien intégrés à la population, et occupent même des postes importants.

Ainsi Sir Joshua Hassan a assumé deux mandats de Premier ministre de Gibraltar et le maire Salomon Levy a pris ses fonctions le 1^{er} août 2008.



Après un bon petit déjeuner à Campo de Gibraltar nous traversons la frontière entre l'Espagne et le rocher et sommes surpris de voir que la route traverse la piste de l'aérodrome. A chaque arrivée d'avion une barrière s'abaisse arrêtant les voitures et les piétons pour permettre l'atterrissage ou le décollage. Cette opération a lieu une cinquantaine de fois par semaine, Gibraltar étant relié à plusieurs villes anglaises.



Aussitôt l'aérodrome traversé nous rencontrons le Professeur Joshua Marrache, historien et spécialiste des juifs de Gibraltar, qui nous fait visiter le nouveau cimetière juif utilisé à partir de 1848 où sont enterrés des héros de la Première et de la Seconde guerre mondiale. L'ancien cimetière juif se situe sur une hauteur de la ville et fut utilisé entre 1746 et 1848.

Nous constatons avec surprise que les femmes sont enterrées à gauche et les hommes à droite du cimetière. Le professeur Marrache nous indique également que Gibraltar possède cinq établissements cascher, une école primaire juive et deux écoles secondaires ainsi que quatre synagogues. Comme on le voit la vie juive est intense et nous allons le constater en visitant la vieille synagogue dénommée Shaar Hashamayim, construite au milieu du 18^e siècle.

Synagogue à Gibraltar

Cette visite fut commentée par Mesod Belilo (Président de la synagogue), qui nous signale qu'il est la dixième génération de juifs à Gibraltar, qu'il n'y a aucune trace d'antisémitisme. Les autres synagogues sont celles de Bevis Marks construite par Isaac Nieto, de Etz Chayim inaugurée en 1759 dans les locaux de l'ancienne Yeshiva fondée par Isaac Nieto, et la synagogue Nefutsot Yehuda fondée par des marchands néerlandais en 1800. Cette dernière, de style sépharade, a été détruite par le feu en 1913 et reconstruite avec une touche italienne.

Il existe également un autre lieu de culte : Suite à la mort du Rabbin Solomon Abudarham en 1804, son école talmudique fut convertie en synagogue quinze ans plus tard.

Comme on le constate les lieux de culte ne manquent pas.

Mesod Belilos nous donne quelques indications sur la présence des juifs à Gibraltar : Le premier document attestant de leur présence date de 1356 lorsque la communauté demande de l'aide pour payer la rançon d'un groupe de juifs prisonniers de pirates.

En 1492 suite à l'expulsion des juifs de la péninsule Ibérique par le décret de l'Alhambra, de nombreux juifs fuirent vers l'Afrique du Nord en passant par Gibraltar. La ville se vide alors de tous ses juifs.

En 1713 l'Espagne cède Gibraltar à la Grande-Bretagne par le traité d'Utrecht qui stipule que la ville est interdite aux juifs et aux maures. Mais la Grande-Bretagne ne respecte pas cet accord et permet à des juifs de s'installer dans la ville.

En 1729, un accord a été conclu entre les britanniques et le sultan du Maroc, en vertu duquel les sujets juifs du sultan ont l'autorisation de résider à Gibraltar afin d'approvisionner la garnison britannique.

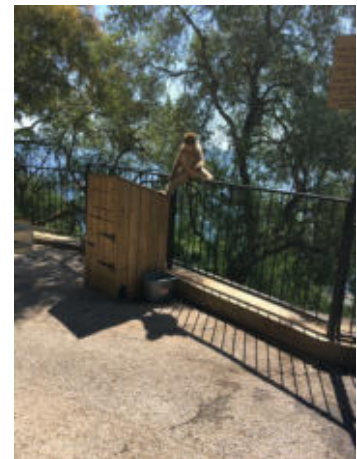
En 1749 les juifs obtiennent le droit d'établissement permanent et Isaac Nieto crée sa synagogue. Les juifs sont au nombre de 600 soit le tiers de la population civile. Au fil du 18^e siècle, les juifs s'établissent à Gibraltar, notamment des marchands de Tétouan au Maroc, rejoints ensuite par des anglais et des hollandais. En 1805, ils constituent la moitié des habitants de Gibraltar, créant même un journal en ladino "Cronica Israelitica".

En 1878 Gibraltar compte plus de 1500 juifs. Au 20^e siècle leur nombre décline rapidement suite à l'évacuation des populations civiles pendant la Seconde Guerre mondiale et le blocus de Franco. Actuellement on compte d'après Mesod Belilo environ 1000 juifs, mais d'après un chauffeur de taxi plutôt 3000 juifs (comme toujours leur nombre est surévalué).

Après cette visite nous prenons le bus municipal pour nous rendre à La Pointe de l'Europe d'où nous apercevons l'enclave espagnole de Ceuta ainsi que la côte marocaine. Déjeuner très british (fish and ships) ! L'après midi visite du Rocher proprement dit où l'on peut admirer une grotte cathédrale ainsi que rencontrer les fameux singes de Gibraltar. Il faut faire attention de ne garder avec soi aucune nourriture car les singes avides sont toujours prêts à s'en emparer. Il est amusant de les voir gambader autour des touristes sans aucune peur de l'humain.

A la fin de cette journée, comme toujours avec Valiske, le Shabbat à la synagogue rite sépharade puis dîner au restaurant cacher Tamid (viande).

Le retour en Espagne se fait à pied et de nuit. Nous n'avons pas réussi à trouver un bus, et puis marcher fait du bien. Le lendemain matin le départ pour Cordoue est à 8h, mais nous avons eu une excellente journée à Gibraltar et aucun regret.



André Cohen

L'Égypte imaginaire : 4 photos

Jacques et Denise GALLIMIDI / 1955



J'ai à peine connu l'Égypte, je l'ai imaginée d'après les interminables évocations de mes parents sur la vie d'avant, et les photos qu'ils ont emportées avec eux.

J'en ai choisi quatre :

Première photo

Là, c'est moi dans les bras de mon grand frère Jacques.

J'ai un an ; c'est le jour de mon anniversaire : on est le 13 Août 1955.

Mon petit frère Joël naîtra dans quelques mois et, dans 2 ans nous aurons quitté l'Égypte.

J'imagine l'Égypte comme sur la photo : il fait chaud, on monte se rafraîchir sur la terrasse, d'un blanc éclatant au soleil.

C'est la fin de l'après midi car on voit les ombres qui s'étalent sur le sol et sur le muret ; on sourit ...il y a peut être un peu de vent : les cheveux se soulèvent.

J'ai remarqué que sur les photos de famille prises en Égypte, nous avons toujours de larges sourires. Sur les photos prises par la suite, en France, nous sommes plutôt graves.

Je ne suis retournée en Égypte qu'une seule fois. Nous sommes arrivés à la nuit tombée. A travers les fenêtres, on pouvait voir l'intérieur des appartements éclairés. Je me souviens avoir été émue par la vue

d'un lustre à pampilles. Était-ce la mode de ce type de lustres en 1955 ? Est-ce que nous en avons un à la maison ?

Dans notre ancien appartement du Caire -que l'actuel propriétaire nous a permis de visiter-, j'ai été remuée également par la vue d'une grande fenêtre ronde dans la salle de bain : est-ce à cause de cette fenêtre que j'ai rempli mon appartement à Paris de fenêtres rondes, de hublots, de cadres et de miroirs ronds ?

Une fois son diplôme en poche, mon frère Jacques, qui me porte sur la photo, est parti vivre à Montpellier, certainement pour se rapprocher à nouveau du soleil et de la méditerranée ...

Deuxième photo



Camélia et Lola MAZZA / vers 1940

J'aime cette photo : On y voit ma grand-mère Camélia (Nona pour ses petits enfants), qui est née «de Chaves».

Chaves est une petite ville du Portugal, située dans la montagne, près de la frontière espagnole. Ma grand-mère parlait le judéo-espagnol ; ainsi, avant de quitter l'Égypte, la famille avait donc quitté l'Espagne et/ou le Portugal, dans les années 1490.

Mes cousins ont redemandé (et obtenu) récemment la nationalité portugaise, et pour mon frère, la nationalité espagnole.

Ma grand-mère, tient sa fille Lola par la main. Elles sont toutes deux extrêmement élégantes, en robes de dentelle

blanche et portant le chapeau. Ma grand-mère a des bas noirs, ce qui devait être très inconfortable avec la chaleur : l'élégance prime sur le confort : elles se rendent très probablement à une cérémonie.

Elles sont à Alexandrie, dans les années 1940, on voit la rue en arrière plan : un homme avec un tarbouche, et un homme habillé exactement comme on s'habille aujourd'hui ! On voit un magasin, de quoi ? Il y a quelques bouteilles en vitrine (du vin ?) ; on voit aussi une boutique de coiffure avec son enseigne « coiffeur »/ « hair dresser ». Je me demande quelle est cette rue ?



Ma grand mère a eu 3 enfants Mirabelle (ma mère) Lola (sur la photo) et Achy (Michel Mazza que vous connaissez bien).

Achy (Michel MAZZA) avant le départ d'Égypte



Tour de Menagem du château de Chaves Photo António Amen, CC BY-SA 3.0,

Elle est venue en France en 1957, avec sa fille aînée, ma mère. Nous avons habité un temps à Gennevilliers (avenue Claude Debussy, pour ceux qui s'en souviennent, nous étions nombreux originaires d'Égypte dans ces immeubles).

Elle avait les cheveux très longs et j'aimais la regarder faire un chignon tous les matins et une tresse le soir avant de se coucher.

Elle n'a pas pu s'habituer à la vie en France : Un jour, elle est partie rejoindre sa fille Lola, (la petite fille de la photo) en Israël. Elle a acheté un appartement à Ashkelon. Quand nous étions petits nous allions en vacances chez elle. Il y avait du sable tout autour de l'immeuble ; nous occupions notre temps à capturer de grosses fourmis noires. Parfois il y avait des ânes qui passaient sous ses fenêtres. Maintenant, c'est tout bitumé, plus de sable, des voitures partout et pas le moindre âne en vue !

D'Israël, Nona nous envoyait de nombreuses lettres, orthographe impeccable et usage du passé simple (hier, nous allâmes à la plage, où nous mangeâmes des courgettes farcies ainsi que des bimuellos).

Lola (MATALON de son nom d'épouse) a eu 3 fils en Israël : ils sont devenus chefs d'entreprise pour deux d'entre eux et ingénieur agronome pour le 3^e. Ils ont été volontaires à l'armée TSAHAL, pour les unités les plus dures : les Golani, pour l'aîné Dany ; parachutiste et plongeur sous marin, pour les jumeaux Dov et Yoel ; maintenant, ils sont grands-parents !

Troisième Photo

Sur cette photo, on voit mon père, au guichet à gauche, regardant l'objectif. Il était agent courtier en bourse, fondé de pouvoir chez *Joseph Carali and co.*, rue Soliman Pacha.

Il a 30 ans, c'est le jour de la dévaluation de la livre sterling. Tout le monde hurle à la corbeille, c'est drôle ! Au verso, de la photo il y a une mention au crayon rouge : « 6/10/49. Photo prise à la corbeille à la suite de la dévaluation du sterling » ainsi que le cachet du photographe : "Photo masraff. tél. 49630"



1949, Nessim GALLIMIDI, à la corbeille de la bourse du Caire, 34, rue Soliman Pacha

En 1949, la Grande-Bretagne a dévalué la livre sterling de 30 %. Ce fut un événement économique mondial majeur étant donné que la livre était et est toujours l'une des principales devises du monde. En fait, 9 autres pays ont emboîté le pas à l'époque. Il s'agissait de l'Australie, de l'Inde, de l'Afrique du Sud, de la Nouvelle-Zélande, de l'Irlande, du Danemark, de la Norvège, de l'Égypte et d'Israël. Fait intéressant, plusieurs parmi ceux qui ont dévalué étaient d'anciennes colonies britanniques. (<https://askfrance.me/q/quels-facteurs-ont-conduit-a-la-devaluation-de-30-de-la-livre-sterling-en-1949>)

Quand nous sommes arrivés en France, mon père a voulu trouver un travail à la Bourse, mais ses relations l'ont découragé « tu n'y penses pas ? Tu crois que la bourse de Paris c'est la bourse du Caire ? Tu n'y arriveras jamais ! »

Je pense qu'il l'a bien regretté ; pas nous, en fait, car il a trouvé un poste de chef comptable chez Eddie Barclay ; il y a fait toute sa carrière ; nos tiroirs à Gennevilliers débordaient de disques de première pression d'Aznavor, Dalida, Rica Zarai, Adamo, Richard Antony. Nous avons tout jeté pour faire de la place : on jette toujours ce qu'il ne faudrait pas jeter et on conserve soigneusement, des objets totalement dénués d'intérêt (des karakibs et des sapatetas, aurait dit ma grand-mère)

Tous les ans mes parents étaient invités au mariage d'Eddy Barclay (avec la nouvelle femme dont il divorçait régulièrement dans l'année qui suivait).

Papa est mort à l'âge de 49 ans.

Photo 4



Mirabelle-Rachel MAZZA vers 1950

Sur cette photo on voit ma mère ; elle s'appelait Rachel mais elle détestait son prénom : on l'appelait Mirabelle, de son nom scout. Elle enseignait au lycée français d'Alexandrie ; quel bel endroit sur la photo ! Un beau bassin, une fontaine, des plantes et des colonnades, une petite élève tout en blanc derrière, le soleil éclatant, et ma mère tellement lumineuse et élégante ! Travail le matin et l'après midi, direct à la plage ! Tout cela fait, m'a également, bien fait rêver !

J'ai donc, à peine connu l'Égypte, je l'ai imaginée d'après les photos que mes parents avaient emportées avec eux. Et, curieusement, j'ai la nostalgie de cette Égypte imaginaire...

Denise Amiranoff

« Le Yoga des pharaons » par Babacar Khane (éditions Dervy)

Les postures des dieux, des prêtres ou des pharaons que chacun peut observer sur les temples ou sur des objets funéraires (cuve de Djedhor au Louvre) font singulièrement penser aux grandes postures du yoga classique :

- La posture du scribe, attitude de méditation.
- La posture du chandelier (les deux bras dressés) -qui symbolise l'orientation de la conscience vers les sphères supérieures de l'univers.
- Des postures de torsion (tronc de face, tête et bassin de profil), connus pour résoudre des tensions accumulées dans la colonne vertébrale.
- Postures de prostration -dont la posture connue sous le nom de « prière musulmane » ou postures de prières à genoux.
- Attitude de bras croisés au niveau de la poitrine, poings fermés visibles sur les sarcophages posture du sphinx (ou cobra).

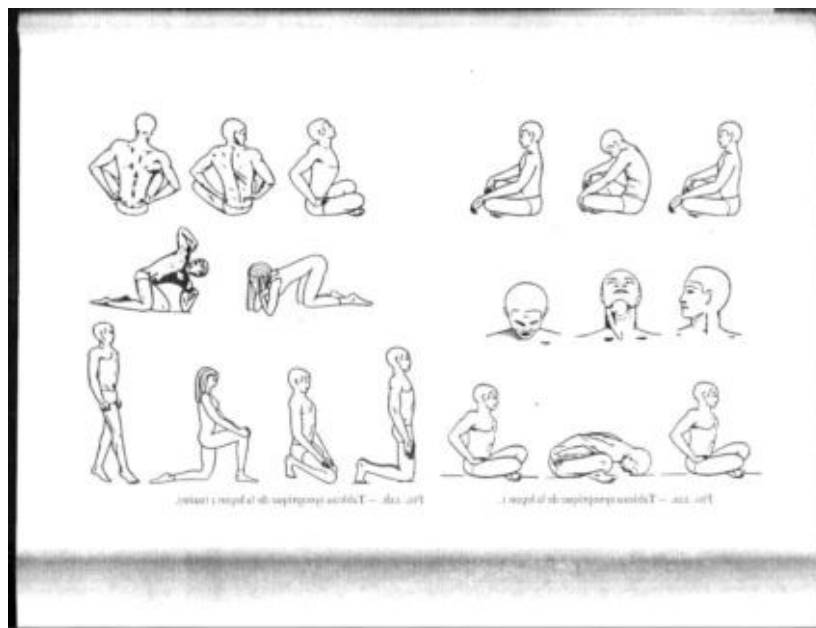
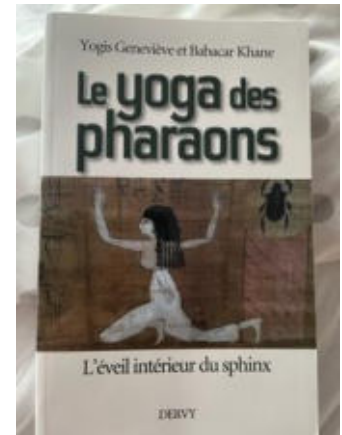
Le corps est concentré, stabilisé en une position, et permet ainsi de stabiliser le mental, de procurer du calme, une paix intérieure, une tranquillité propice au recueillement et à la méditation.

L'attitude du chandelier est couplée avec un mouvement particulier du tronc et des jambes, les pieds solidement plantés au sol et la pointe des doigts dirigés vers le ciel.

Le « Yoga Égyptien » est caractérisé également par la « marche égyptienne », les bras levés, qui permet une maîtrise du mental par une concentration dans l'action. Cette marche nécessite un placement du bassin et une répartition du poids du corps, et est souvent combinée avec un mouvement de fermeture des poings qui a pour fonction de concentrer l'énergie.

Comment expliquer ces liens entre les postures observées dans l'Égypte ancienne, et le yoga originaire de l'Inde ? Il est utile de rappeler que le yoga n'est pas une religion mais une technique qui permet à l'homme d'unir corps-âme-esprit.

Il y a en réalité dans cet ouvrage, nous explique Babacar Khane, une profonde « unité spirituelle de l'humanité » qui explique la continuité historique entre l'Égypte, terre de haute spiritualité, et toutes les traditions postérieures



Exposition Champollion à la Bibliothèque François Mitterrand (Jusqu'au 24 juillet 2022)

Cette année la bibliothèque Nationale François Mitterrand célèbre les 200 ans de la découverte par Jean-François Champollion de la langue des hiéroglyphes par une splendide exposition –avec un parcours conçu pour les enfants.

À la base, la découverte en 1799 par un officier de Bonaparte de la pierre de Rosette (un décret en trois langues : grecque/démotique/hiéroglyphes, exposé au British Muséum à Londres), et la possibilité d'une traduction. Il travaille pendant des années à partir d'une copie de la Pierre ainsi que d'inscriptions sur des obélisques.

Jean-François Champollion, originaire de Figeac, véritable « génie des langues », étudie l'arabe, l'hébreu, le copte, ce qui lui permettra d'établir des correspondances avec la langue des hiéroglyphes.

Ne pas oublier une visite à la librairie en sortant !

Mylène Stambouli

Disparitions

Raoul, mon grand frère.

Permettez- moi de vous rapporter une anecdote que peu de gens ici connaissent.

Lorsque nous étions petits en Égypte, Raoul me racontait, pour ne pas dire me terrorisait, en disant je suis roux, j'ai la peau blanche et toi tu es brun à la peau basanée, c'est bien la preuve qu'on t'a ramassé à la porte d'une synagogue car tu étais abandonné.

Alors que pour l'immense majorité des juifs du monde, on fête la Sortie d'Égypte qui est le symbole de la libération des hébreux, pour moi, la Sortie d'Égypte c'est le déchirement de l'exode. Plus de famille, plus d'oncle, de tante, de grands-parents, plus de mangue, ni de pistache et la dure adversité de l'immigration sans identité, notre nationalité Égyptienne nous avait été enlevée, nous étions donc apatrides munis d'un sauf-conduit délivré par le Consulat Suisse, la France ayant rompu ses relations diplomatiques avec l'Égypte : « *valable pour un aller sans retour* ». Comme le seul frère de notre mère Chehata Haroun, sa famille et nos grands-parents étaient restés en Égypte, la direction d'Israël ne pouvait être une destination car ç'eût été se couper définitivement de l'Égypte et de notre plus proche famille. La communauté juive égyptienne n'avait que très peu adhéré aux idées sionistes et seuls ceux n'ayant pas trouvé une destination se retrouvaient en Israël à contre cœur.

L'arrivée en France en février 1957 dans le froid fut dure, six mois à loger à l'hôtel, Raoul et moi attrapions des maladies infantiles contagieuses dont la typhoïde, qui ne nous permettent plus de rester à l'hôtel et Raoul et moi fûmes transportés à l'hôpital et mis à l'isolement, seuls dans une chambre face à un monde hostile notamment quant à la nourriture française.

J'ai collectionné toutes les maladies infantiles possibles et imaginables au point que Solange, la femme de chambre de L'Hôtel Caumartin, Normande d'origine et abandonnée avec une fille de mon âge, propose et suggère que j'aille me requinquer chez ses parents près de Saint Lô où sa fille y vivait.

Là, avec cette famille accueillante et sa cabane de toilette au fond du jardin et ses carrés verts du journal Le Hérisson coupés en carrés en guise papier de toilette. Nous arrivions du Tiers Monde, mais en Normandie, je vivais au siècle passé.

Pour ne pas faire de vagues, ma mère donne toutes les libertés quant à l'éducation qui devait m'être donnée et donc chaque dimanche nous allions à la messe et j'y accomplissais quelques tâches comme la quête et autres petits services. Arrivé Juif, j'en étais revenu Chrétien. (...)

Nous vivions au cœur et au rythme des aléas mouvementés de la situation Moyen Orientale.

D'une certaine manière et je l'ai compris plus tard, que quoiqu'il arrive, rien de bon pour notre famille ne pouvait arriver ou se conclure ; si nos cousins israéliens étaient victorieux, ça se faisait aux dépens de notre famille égyptienne. Ça forge une certaine dialectique.

Nous étions en pleine guerre froide, guerre d'Algérie, guerre et conflits au Moyen Orient et bien qu'étant arrivés à Paris une main derrière une main devant (c'est à dire sans le sou), notre père Robert réalise un premier investissement, l'acquisition d'un poste radio qu'au moment des nouvelles il fallait écouter en silence tant celles-ci pouvaient avoir des conséquences fâcheuses pour nous.

Cette radio que nous transportions le soir dans notre chambre fut un ciment entre Raoul et moi.

Nous écoutions chaque soir dans l'obscurité « Les maîtres du mystère », « Jazz dans la nuit », puis vinrent les Yéyés et Salut les Copains, et plus tard Radio Carolina, radio clandestine émettant de la musique anglo-saxonne qu'on ne pouvait entendre que là.

L'adolescence.

Raoul est mon aîné de 4 ans et quand on en a 14 cette grande différence entraîne l'admiration du petit pour le grand. C'est donc Raoul qui m'a fait fumer ma première cigarette, une « Parliament » à Versailles à l'entracte de la répétition générale d'Eddie Mitchell qu'organisait l'Olympia dans un cinéma de la ville.

Puis il y eut les années collège, lycée et nous arrivons à l'année 1968, Raoul est en fac de Droit à Assas et moi au lycée de Sèvres, chacun de son côté participe au mouvement.

Octobre 68, 21 ans de Raoul, qui se trouvait à Milan chez nos cousins dont Patrizia est ici présente. On lui rédige une carte de vœux. Notre père décède le 12 octobre quelques jours avant la majorité de Raoul. Carte qu'il ne recevra jamais. À peine arrivé à Milan, il doit revenir pour les obsèques. (...)

Et l'année 68 marque une vraie révolution pour notre petite cellule familiale.

Diane, notre mère, se retrouve avec deux adolescents qu'elle doit faire vivre et surtout les pousser à poursuivre leurs études. J'étais en classe de 1^{ère} et Raoul en 1^{ère} année de Droit.

Ma mère trouve un travail de démonstratrice aux Galeries Lafayette qui assure le quotidien.

Nous devenons boursiers de l'État, puis pions dans des lycées qui nous permettent de poursuivre nos études sans peser sur le budget familial et d'aller au terme de nos études. (...)

L'éclatement de la communauté juive d'Égypte, et il en va de même pour notre famille, se caractérise par une explosion et une dissémination. Ceux qui n'avaient pas de papiers (Empire Ottoman) partent en Israël, ceux qui ont une nationalité rejoignent leur Nation et les autres à qui on retire la nationalité, notre cas, ont opté pour la France ce qui autorisait encore un lien avec la famille en Égypte.

Bien que chaque année durant quinze ans, tant au Caire qu'à Paris nous faisons une demande de visa pour nous voir. Refus systématique des autorités égyptiennes.

Malgré cette dissémination les familles restent proches, les occasions de se retrouver tous sont rares et la situation entre Israël et l'Égypte ne favorise pas les rapprochements. Mariages, Bar Mitzva et enterrements sont les horloges de nos retrouvailles.

Raoul ton décès nous en donne ici l'occasion. Nos routes ont pris des chemins différents mais c'est la vie. J'ai prolongé l'ancrage moyen-oriental en épousant Noura, libanaise et nous avons fondé une famille avec des enfants et petits-enfants. C'est mon petit croissant fertile. Égypte, Israël, Liban...

Tu t'es marié, plus tard, avec Hélène que je veux remercier ici pour l'attention qu'elle t'a apporté ces dernières années. Pars en paix nous sommes nombreux autour de toi et nos parents sont à quelques pas d'ici. Ton frère qui t'aime.

Haroun Sachs

Suit l'écoute de la chanson Caruso (ténor Italien), écrite par Lucio Dalla et chantée par Lucio Dalla et Luciano Pavarotti. (<https://www.youtube.com/watch?v=tRGuFM4DR2Y>).

Elie Buzyn : « Un Mensch »



J'avais rencontré il y a environ vingt ans pour la première fois Elie Buzyn un dimanche matin autour d'un café grâce à mes cousins Genevois. J'avais été impressionné par sa façon de parler paisiblement d'événements tragiques. Il ne s'était pas étendu sur son parcours de déporté, mais plutôt sur son implication auprès des élèves pour leur décrire l'horreur de la Shoah.

Bien plus tard, voulant obtenir de M. Frédéric Duché, maire des Andelys, l'autorisation de poser une plaque à l'emplacement d'une maison ayant accueilli après guerre des enfants rescapés des camps de la mort j'apprends qu'Elie Buzyn avait séjourné quelques mois dans ce lieu "le Château

Rose". Je m'adresse donc à lui, entre autres, et lui demande de m'aider.

C'est ainsi que par une journée neigeuse nous nous rendons aux Andelys, que Elie Buzyn s'adresse à des lycéens, et raconte une partie de son histoire.

De retour à Paris, il nous propose de monter prendre un thé et nous montre des photos de sa famille, ainsi que son livre "J'avais 15 ans", où il se livre en racontant l'horreur des années de guerre.

Il est né le 7 janvier 1929 dans une famille aisée de Lodz en Pologne. Dans la nuit du 7 mars 1940 les SS rassemblent un grand nombre de juifs pour les conduire au ghetto. Pour l'exemple ils exécutent trois jeunes gens, dont son frère Avram.

A ce moment sa mère Sarah, au terme d'une longue nuit passée dans un hangar, se transforme en une vieille femme aux cheveux blanchis. Elie devient dans le ghetto le soutien de ses parents et de sa sœur.

Le jour de sa Bar Mitsva, célébrée clandestinement, il promet à sa mère de rester en vie et de raconter tout ce qui leur est arrivé.

A la liquidation du ghetto et lors de son arrivé à Auschwitz-Birkenau, un déporté lui sauve la vie en lui soufflant « Dis que tu as 17 ans ». Par contre ses parents sont exterminés dès leur arrivée.

Le 18 janvier 1945 commence la marche de la mort par un froid intense, et Elie Buzyn voit ses pieds geler. Un prisonnier russe lui suggère de les tremper alternativement dans l'eau chaude puis dans l'eau froide.

A la libération, Elie Buzyn est conduit pour quelques mois au château Rose, puis un oncle vient le chercher. Il refuse de rester en France et part pour Israël où il passe sept ans.

Voulant être médecin et devant l'impossibilité d'entreprendre des études en Israël, il revient en France et passe son bac à 27 ans, lui qui avait interrompu ses études en Pologne à l'âge de 11 ans.

Il commence alors des études de médecine à l'âge où on les termine, pour devenir un éminent chirurgien orthopédiste.

Le dimanche 22 mai à l'âge de 93 ans il témoignait devant des jeunes lorsqu'il est pris d'un malaise.

Il meurt le lendemain lundi 23 mai.

La France a perdu un grand homme. Un Mensch comme on dit en Yiddish. Pour ma part je ne l'oublierai jamais.

André Cohen

N.B. Nous avons reçu Elie Buzyn le 26 janvier 2019 lors d'un cercle de lecture.

Courrier des lecteurs

Réponse de M. Hubert Lévy-Lambert à la lettre d'André Cohen :

Cher ami,

Je vous remercie de votre commentaire concernant la brochure sur les réfugiés juifs du monde arabe.

Cette brochure ayant été faite par les services de l'ambassade d'Israël, je vous invite à leur envoyer vos remarques.

Chabat Chalom et Pessah Sameah

Hubert Lévy-Lambert

Bonjour André,

(...), Je sais que mon mari aurait pu vous écrire ce qui suit :

Donc Sidney Solomon, interné à de nombreuses reprises (déjà pendant la guerre 39/45) et la dernière fois de 1950 à Novembre 1954 pour passer de la prison au bateau.

Mon mari était emprisonné en tant que **communiste égyptien** (il avait la nationalité égyptienne qui lui a été ôtée lors de son expulsion), **sans aucun lien** avec ses origines ou religion, parmi ses codétenus il y avait un musulman et un chrétien, condamnés comme lui, en tant que communistes égyptiens. (...)

Margot Becq épouse Solomon

Cher André,

Nous avons reçu le nouveau numéro du bulletin de l'association et je voulais te remercier chaleureusement pour le bel espace que vous avez réservé au travail de Camille. Elle en a été très heureuse...et nous aussi. J'espère que ce travail trouvera un écho au delà de notre cercle d'amis et proches.

Si nécessaire, c'est moi qui ai l'ensemble des planches et je peux être un premier contact. Un grand merci encore à toi et à Mylène pour votre écoute et votre soutien amical.

Bien affectueusement,

Irène et Dominique Bourse

Bonjour cher André et merci pour cet excellent, émouvant et, comme toujours, très instructif Journal de l'ASPCJE. Étant passionné par notre histoire en Égypte, j'ai passé plusieurs années à faire des recherches dans les archives de la Communauté d'Alexandrie (lorsqu'elles étaient encore "atteignables"), au cadastres de Damanhour et d'Alexandrie et à écouter les souvenirs du maire du village pratiquement fondé par mes ancêtres à 40 kilomètres d'Alexandrie que j'appellerai "Borg el Shams"(...)

Je me retrouve donc avec bonheur dans chaque page du récit de Robert Solé et te remercie pour cet excellent résumé. Mes recherches ont donné naissance à un livre Alexandrie 1860-2017, Carrefour de destinées", un roman qui retrace, en parallèle, l'histoire telle que vécue par deux familles de riches Juifs d'Alexandrie et par les villageois de "Borg el Shams", deux visions bien différentes de notre Histoire commune. Passionnantes recherches et passionnante histoire.

Robert Naggar

Livres à lire

De passage dans ma librairie préférée "Les oiseaux rares", j'ai acheté trois livres d'un genre tout à fait différent les uns des autres mais ayant tous comme idée centrale le judaïsme.

Le premier est un essai écrit par **Pascal Ory "De la haine du juif", éditions Bouquins**. Je ne m'étendrai pas sur ce livre, qui analyse la cause de cette haine depuis la période précédant l'ère chrétienne jusqu'à l'hitlérisme mais je citerai "*Il n'y a pas de question juive. Mais une question antijuive, oui, assurément*".

Le deuxième livre est un roman biographique dont on ne se détache pas : "**La carte postale**" par **Anne Berest, éditions Babelio**.

L'histoire de quatre générations qui commence en Russie et en Pologne, pour passer par la Lettonie, la Palestine, la France, et malheureusement Auschwitz.

Une recherche d'identité menée dans le genre de l'excellent livre de Daniel Mendelsohn "Les disparus". Je n'en dis pas plus car il faut le lire.

Le troisième livre est un essai de **Pierre Birnbaum : « La leçon de Vichy Une histoire personnelle », paru au Seuil**. L'auteur, Professeur émérite à l'université Paris 1, a beaucoup écrit sur les juifs profondément républicains qu'il appelle "les fous de la république" sur Gambetta ou Léon Blum, mais n'avait jamais écrit jusqu'à présent sur son histoire personnelle.

C'est lors d'une conversation avec Pierre Assouline qu'il réalise que lui même était un enfant caché dès l'âge de deux ans dans un village près de Lourdes, "Omex", et qu'il doit sa survie et celle de sa sœur à une famille de fermiers devenue "Juste" après la guerre.

Par un étrange déni, lui dont le travail portait sur « l'État français », ne s'était jamais interrogé sur sa propre histoire ni celle de sa famille traquée par ce même état.

A travers son histoire personnelle il pose la question de la continuité entre la République et Vichy.

L'État devenu "français" sous la houlette des droites extrêmes, est-ce encore l'État ? Où se situait la légitimité de la France ? À Vichy ou à Londres avec De Gaulle ? Comment les hauts fonctionnaires du régime de Vichy collaborent-ils sans aucun état d'âme à la chasse aux juifs ? Pourquoi, en 1946 la majorité de ces hauts fonctionnaires ont-ils conservé leur poste ?

Car, conclut Pierre Birnbaum, le fait que les hauts fonctionnaires passés au service de Vichy aient été si peu sanctionnés pour leur responsabilités dans la persécution et la déportation des Juifs de France reste un héritage lourd à porter. Toutes les conséquences de la leçon de Vichy n'ont pas été tirées.

Dans un tout autre genre, un livre que je n'ai pas encore lu, mais dont j'ai parcouru la présentation : "**Trois Alexandrines**" par **Sibylle Vincendon**, longtemps journaliste à Libération.

C'est l'histoire de trois femmes de la famille Menasce, illustre famille de l'aristocratie juive d'Alexandrie. Rosette, Franco-Espagnole née dans la pauvreté à la fin du XIXe siècle devient Rose, la baronne Félix de Menasce. Sa fille Claire, spirituelle et brillante, aide les forces françaises libres et devient la maîtresse du général Catroux, soutien de De Gaulle.

Claude, la cadette, épouse l'écrivain britannique Laurence Durrell auteur du Quatuor d'Alexandrie. D'après l'extrait que j'ai lu, une belle description d'Alexandrie la cosmopolite, son ascension, son apogée, et pour finir son déclin.

André Cohen

Nos prochaines activités :

Retenez ces dates : Le 9 juillet, remise du livre d'Albert Oudiz sur la Maccabi avec la présence de ses fils, et discussion amicale à propos de notre association. Vos suggestions seront les bienvenues.

Les 10 septembre, 8 octobre, 12 novembre, 10 décembre, pour lesquelles les intervenants n'ont pas encore confirmé leur participation. Nous vous informerons en temps utile.